

L. D'ASCO
RÉDACTEUR EN CHEF
ABONNEMENTS
Lyon. . . . . UN AN FR. 10
Départements. . . . . 12
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.
RÉDACTION ET ADMINISTRATION
6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BREVARDÉ

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon. . . . . UN AN FR. 10
Départements. . . . . 12
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2
LYON

LA COUSINE DE M. GAMBETTA

Le grand Meeting du cirque Rancy — Maria la Parisienne

Tirage Justifié :

42.000 N°s

CINQUIÈME ÉDITION

Lire à la 2e page

LE CAFÉ CONTINENTAL

Lire à la 4e page

SILHOUETTE DE

Maria la Parisienne

COURRIER DE LA MODE

ÉDITION PARISIENNE

Notre neuvième édition, destinée à Paris, est à la disposition de tous nos abonnés. Le premier numéro paraîtra samedi. En voici le sommaire :

- La Cousine Gambetta. — E. Desclauzas.
Le cabaret du Chat-Noir. — E. Desclauzas.
Le Meeting du cirque Rancy. — L. d'Asco.
Poésie. — Karl Munte.
Maria la Parisienne. — Nestor.
Cora Pearl. — Daubrock.
Profits disparus. (La Dame aux Camélias). — A. de Latour.
Aux Parisiennes, aux Parisiennes. Les Parisiennes, poésie. — Luciani.
Notre salle des dépêches. — Dorsay.
Echos des Brasseries. — J. Vezon.
Echos des Boulevardiers. — J. Sabattier.
Chronique théâtrale. — E. Desclauzas.
Derrière la toile. — De Saint-Savin.
Poésies diverses.

Ceux de nos abonnés de province qui désireraient recevoir le numéro de Paris, nous en avertiront, directement. Le prix de ce numéro est le même que celui des autres éditions.

LA COUSINE GAMBETTA

Pas de politique. M. Gambetta n'est pour moi, ici, qu'un homme d'esprit. Je le vois, comme il y a six ans, chez Ledoyen. Nous dînions, côte à côte. J'ai vu l'homme qui mange et l'homme qui rit, plus intéressant, au moins plus naturel que l'homme qui parle. Charmant, au reste, avec une charmante jeune femme, qui n'était pas même sa cousine. Joyeux, humant le pot, vrai disciple de Rabelais, qui prêtait à Malleville le fougueux tribun était bien le plus aimable convive. De ce jour, je l'ai en haute affection. J'ai connu l'homme, entre la poire et le fromage, l'homme qui ne s'étudie point, qui reste ce qu'il est — ami, non acteur. C'est à ce Gambetta que je pense, aujourd'hui, en lisant les exploits de sa cousine.

Le monde est maladroit, il refuse à ceux qui ont les belles passions, les petites passions. Être un grand homme, aux yeux du peuple, c'est cesser d'être un homme. Il ne s'imagine pas Bonaparte en caleçon. J'ai entendu des gens très graves, ayant chiens de luxe et femmes de prix, faire un procès au puissant tribun de ses dîners chez Ledoyen. On lui reprochait de manger en face d'une dame, à la table d'un cabaret à la mode, comme on reproche, à M. Grévy, de jouer au billard. On n'admet pas la moindre faiblesse chez un homme public. Des bonapartistes convaincus ont prédit la chute de l'empire, le jour où le prince Louis monta sur un vélocipède. Donc, M. Gambetta n'aurait jamais dû sortir de chez sa vieille tante, de l'avenue Montaigne — même pour dîner avec Son Altesse royale le prince de Galles.

M. Gambetta n'a plus l'oreille de la foule. La foule dit : c'est un jouisseur, il mange. Et elle lui reproche d'avoir un gros ventre. Toujours la haine des maigres pour les gras. Il est heureux que le vicomte de Lucay soit d'un tempérament nerveux. L'idole Rochefort cessera d'être adorée le jour où elle aura une panse.

Je voulais parler de la cousine Gambetta : j'y arrive.

M. Gambetta est parti de rien. Ces grandes renommées ont généralement un modesto berceau. On ne connaît pas les sources du Nil. Le petit avocat est arrivé à Paris, comme M. de Lauzun, n'ayant pour bagage que sa bonne mine et son épée — la langue étant l'épée moderne. Il a bu des chopos, comme tant d'autres, qui n'ont pas d'esprit ; on le lui reproche. Le café Procope n'est permis qu'aux nullités. Il n'avait pas le son, quand il habitait le quartier latin ; on ne le lui pardonne pas. Avec ça, du génie. S'imaginer-t-on cet éloquent qui avait la cervelle si pleine et la bourse si vide ? Le reste de son histoire tient de la légende. Au fond, une légende qui commence comme les leids allemands : par un cimetière. Sa renommée se lève le jour des Morts, sur un sépulchre, à Montmartre. Son ironie est fine et cinglante, comme la pluie de novembre, qui tombait en 69, le jour de la Toussaint, sur la fosse de Baudin. Il grandit : il devint le tribun incontesté, le leader des gauches.

Et la cousine Gambetta ? J'y arrive.

Un jour, une feuille quelconque déterre une vieille tante — pas celle de l'avenue Montaigne, la bonne vieille dont Léon était le dieu — une tante, sorte de duègne, qui demandait l'âme aux prêtres et leur montrait des lettres d'un neveu ingrat qui était à Paris, à la Chambre des députés.

L'aventure fit grand tapage. On a cabalé ce neveu inhumain qui laissait souffrir la pauvre. Un homme si riche, un homme à millions, qui ne trouvait pas un louis pour une vieille parente ! Un mauvais cœur ! Et, pécaïe, toute la gent provençale s'en mêla, avec un grincement strident de cigale en plein midi. On recommanda la moqueuse histoire du magasin d'épicerie de Cahors, avec ses chapelots d'aux, sa morue sèche, ses barils de pruneaux et ses pains de sucre. Et, sur la devanture, en grosses lettres peintes naïvement par un barbouilleur d'enseignes, on lisait très correctement : Gambetta aîné.

On répandit à profusion cette photographie, qui voulait être méchante et qui n'était que bête, en rééditant le cliché de la tante, dansant devant les sacrifiés, pour un morceau de pain charitable. C'était maladroit. Cette modeste boutique, perdue au fond d'un village, était la réponse aux attaques des sots. Si M. Gambetta, au lieu de naître chez un pauvre boutiquier de campagne, était né chez un prince de la finance, dans un palais de marbre rose, il n'aurait pas eu de tant de besoins. battant la grosse caisse sur son ventre, escamotant d'avance sa renommée ; ou, les ayant eues, il aurait pu les soulager avec ses deniers. Parti de si bas, ayant tout seul tracé sa voie, fils d'épicer, il ne pouvait pas jeter à pleines mains l'or sur cette famille sans le sou. Et Dieu sait si elles ont des dents et si elles ont des langues, les familles du Midi à la rescousse d'un de leurs parvenus !

Les gens du monde, qui ont caricaturé l'aventure par le crayon spirituel d'un Lafosse encore vivant ou d'un Agrippa républicain devenu un J. Blass légitimiste, ont oublié, sans doute, cette vieille marchande de poissons, morte il y a peu d'années, passage du Grand-Cerf, sous le nom de la mère Louis, et qui s'appelait véritablement d'un nom historique dans la famille des Bourbonnais. Elle aurait pu prétendre au trône, — sans la loi saïque. — Et elle vendait des moules toutes fraîches, en tablier poisseux, les pieds nus et sales dans d'horribles sabots.

Oui, mais la cousine Gambetta ? J'y suis.

On avait oublié l'aventure de la tante. Ça manquait de parents pauvres. Il fallait jeter quelques mendiants à la tête de cet orateur. Le Gaulois apprend, par hasard, qu'une chanteuse d'un beuglant quelconque, en province, s'appelle Gambetta. Quelle aubaine ! Vite, il dépêche un de ses rédacteurs, qui a un entretien avec la cabotine, ni plus ni moins qu'avec un général russe, assistant aux manœuvres. La demoiselle le reçoit à bras ouverts. Elle lui conte sa vie. Le journaliste atténue les expressions « il y a de ces argots de cuisine qui, décemment, ne s'impriment pas ». Le journal qui a de ces pudeurs a publié Pol-Bouillie. Il a ses jours d'indécence, comme d'autres ont leurs jours de migraine. Le jour où il est allé voir mademoiselle Claire Gambetta, il était en pleine phase de vertu.

L'acteuse — pour parler comme Champ-saur insultant Judic — lui explique tout au long ses liens de parenté avec M. Gambetta : cousine à la mode de Bretagne. J'aime encore mieux les tripes à la mode de Caen. Elle a écrit à son cousin une lettre de condoléance, lui demandant de l'argent. Le grand homme de Cahors lui a expédié deux députés ; le plus bossu lui donna trente francs, — il exigea un reçu. — Puis ce fut tout ; depuis, plus rien. Alors, la demoiselle a décidé qu'elle chanterait. Toujours les Valmajour à la poursuite des Roumestan.

Lorsque M. Gambetta était encore celui que M. de Broglie appelait « une Majesté voyageuse », il alla faire une tournée dans le Midi. Il devait prononcer à Cahors un discours retentissant dont le monde parlait. Les municipalités avaient tout préparé pour que l'accueil fut splendide. La ville était pavoisée. Des affiches rouges annonçaient, en lettres capitales, les diverses réjouissances et — plat de résistance, — pour le soir, au théâtre, un grand discours du grand homme. Toute la Dordogne était dans le pays, avec ceux de la Gironde et du Lot-et-Garonne. On était venu de cent lieues. On voulait le voir, on le verrait. On l'étoufferait sous les ovations chaudes. Ce peuple, tout en démonstrations extérieures, en gestes exubérants, animé, vif, grouillant, excessivement mobile, acteur de surface, se promettait d'effacer l'impression de Cavaillon. Car ceux de Cavaillon avaient voulu leur Gambetta, pécaïe. Mais on leur z'y ferait voir, à ces drôles, à ces marchands de melons, si les gens de Cahors étaient des avortons et des chétifs !

La veille du grand jour, on lut, avec une immense stupéfaction, des affiches rouges, à côté d'autres affiches rouges. Les anciennes, annonçant les discours de M. Gambetta, député ; les secondes annonçant les débuts de Mlle Gambetta, chanteuse. A la même heure, l'une au casino, l'autre au théâtre, allaient tenir le public haletant. La confusion devenait regrettable. Cette cousine qui se révélait d'une façon aussi inattendue, devait, singulièrement, gêner le soleil levant du futur président du Conseil. On parlementa. La municipalité obtint que Mlle Gambetta débiterait plus loin. C'eût été drôle, pour un électeur étourdi, d'aller entendre une chansonnette et, pour un gentleman épris de chansonnette, d'aller entendre un discours.

Celle qui devait se faire payer pour chanter, gagna ce jour-là un superbe cachet — car elle fut payée pour se taire.

On la retrouve aujourd'hui, ailleurs, à Lorient, je crois. Elle fait les délices d'un caboulot interlope. Elle est brune, avec des yeux expressifs, d'un beau noir voluptueux, mais l'air très bête d'une demoiselle qui ne sait que le Pied qui remue ou Qui qu'a vu Coco ? Le correspondant du Gaulois lui a conseillé de venir à Paris et il a ajouté finement, qu'elle gagnerait beaucoup d'argent « car tout le monde voudrait voir la cousine de Gambetta. » Il est à présumer que cette aimable personne viendra. Elle trouvera, certainement, quelqu'un pour lui payer son voyage et pour la faire débiter aux Ambassadeurs ou à l'Alcazar.

Mais elle n'aura pas le succès qu'on lui prédit, parce que ceux qui vont au concert entendent s'amuser et non faire de la mauvaise politique. Cette chanteuse, qui espère en son nom, pourrait bien remporter l'insuccès qu'elle mérite — en dépit du haut patronage de M. Arthur Meyer. Il compte en faire le pendant du crime du Pecq. Un clou. Il se trompe : on n'aime pas les clous qui déchirent.

L'ancien président du Corps législatif, à le malheur d'être né dans une famille obscure. Les siens sont de pauvres gens. Cependant, il a entouré sa mère d'un soin pieux. Il ne rougit pas de son père. Il s'appelle Gambetta, comme au temps où il était étudiant sans sou, ni maille. Il se serait nommé Bûcheron qu'il ne se ferait pas appeler Saint-Genest. La vieille tante de l'avenue Montaigne est sa joie. A côté de ces parents directs ; il a une foule de parents qui se seraient moqués de lui dans l'adversité et qui viennent, parasites sans vergogne, se chauffer au soleil de sa popularité. Ses ennemis politiques montrent peu de tact en se faisant les barons de ces lézards du talent parvenu.

Ce cas peut s'appliquer à tous. Il y en a combien qui meurent, une fois arrivés, étouffés par les quémandeurs de la famille ? Il semble que celui qui a atteint sa place au banquet, doive nourrir, sous peine d'être bafoué, tous les mendiants qui, à des titres divers, s'agitent autour de lui. Qu'un fils soutienne les siens, les proches, c'est justice, c'est même d'une absolue équité ; on blâmerait le triomphant qui serait un goujat. Mais de là, à donner la pâtée à tous les oisifs qui se souviennent que vous êtes leur parent, parce que vous avez de la fortune, il y a un abîme. Edmond Lepelletier disait, à propos de cette fille : « Si M. Gambetta fut resté petit avocat méconna et qu'elle fut arrivée première chanteuse à l'Opéra, aurait-elle accordé à son cousin pauvre le secours qu'elle demande à son cousin riche ? » Non. Elle l'eût fait jeter à la porte par ses valets. Et, désagréable, grande dame jusqu'au bout de ses mépris, elle lui aurait dit : « Monsieur ! je ne vous connais pas ! »

ere de toute une famille méridionale qui doit se multiplier à l'infini ?

Dans une chanson de Colman, on voit ainsi, la famille d'un valet de chambre solliciter pour tous les arrière-cousins et arrière-neveux, des places et encore des places.

Celui qui est en haut, arrivé par son talent, doit-il donc servir de remorqueur à toutes ces nullités ambitieuses qui gravitent au-dessous de lui ? M. Gambetta aurait bien tort de s'inquiéter des tantes pleurnicheuses et des cousines bavardes que l'on accroche aux pans de son habit. Ce ne sont pas ces parentes, à je ne sais quel degré, qui diminueront d'un rayon sa gloire possible.

Je parle, ici, sans parti-pris, réservant, pour un autre cadre, mon appréciation sur l'homme politique. M. Gambetta est le type de l'homme pauvre parvenu au plus haut sommet. Tous ceux qui traitent, derrière eux, une suite modeste, doivent le défendre. Le parent pauvre qui sollicite, avec ce raffinement de publicité, c'est l'ennemi. M. Gambetta est une victime. S'il y a, pour ceux qui sont dans ce cas, intérêt à le plaindre ; il y aurait, de la part des riches, un grand tact à ne pas le blâmer.

Cette demoiselle qui dit le Pied qui remue, la Femme à papa ou C'est dans le nez que ça me chalouille, est une pieuvre d'une espèce particulière. Je souhaite qu'elle débute à Paris. Je lui réserve un sifflet monstrueux, avec une clef de Tragaldabas.

Car j'ai en haine, ô mademoiselle Claire Gambetta, les petites personnes sans talent, qui, ne pouvant exercer facilement le chant, pratiquent ouvertement le chantage.

E. DESCLAUZAS.

FANTASIE MILITAIRE

A FAN-Y JACKSON.

Enfant de chétive mine,
Ecoise dans tes jambougs,
Etle aimail, l'ouïe gamine,
Le roulement des tambours.

Pour se faire reconnaître,
Sans peur, elle reboussait
Les rideaux de sa fenêlre,
Quant le régiment passait.

Elle voyait dans ses rêves
Quelque soudard triomphant,
Amateur des amours d'èves,
Perdu dans ses bras d'enfant.

Eprise des foies races,
Elle eul désiré n'avoir
Que l'acier clair des cuirasses,
Tous les matins, pour mû oir.

O la rencontre opportune,
Un jour, près d'elle, passa
Un officier de fortune ;
T'ès naïf, il la lança.

Mais si haul que la charmante,
Toute fière de monter,
A tous ent'ouvert sa mante,
Sans s'a réler de sauler.

Très séduisante actrice,
Sans souci du million,
Ses amoveux, par caprice,
Formèrent un bataillon.

C'est la reine dont on cause,
Au mess, elle soï, le soïr :
C'âne femme et pas de pause !
Qui sait envoyer s'asseoir

Ce drôle qui l'assassine
Des yeux. — Général très bien,
Qui lui dit, tout haul : cousine !
Et dans l'alcôve : mon chien !

Parce qu'elle a, dans la route,
Perdu quelquefois ses bas,
Elle ne veut point qu'on doute
De sa bravoure aux combats.

Mieux que tant de camarades,
Qui foulent ses brassiers,
Elle a conquis tous ses grades
A la pointe de ses seins.

KARL MUNTE.

UNE CARTE POSTALE

Pour le concours dernier, j'avais reçu une poésie intitulée : Boire en liesse et signée Michel Hubert. En la lisant j'avais reconnu que ce Michel Hubert avait commis un plagiat. J'attribuais l'œuvre à Emile de la Bédolite.

Je reçois, à ce sujet, cette carte postale, mise à la poste à Lyon-Guillotière.

« Allons, je vois que décidément vous êtes très fort ! La poésie « Boire en liesse ! » a été effectivement copiée dans Emile Augier, son auteur, qui l'avait dotée de ce titre : Boire à l'ombre. Cela (sic) a même été mis en musique et se chante partout, excepté, paraît-il, devant (sic) vos oreilles ; trop petites pour entendre. A ma mauvaise entente, pas de salut. »

Cette carte postale n'est pas signée. Elle prouve :

- 1° Que la poésie a été copiée ;
2° Que le drôle qui m'envoie cette carte sait d'autant mieux quel est l'auteur de cette poésie qu'il l'avait volée lui-même, dans les œuvres d'Emile Augier ;
3° Que ce drôle avait signé Michel Hubert ;
4° Que je l'ai traité d'âne et que j'avais raison ;
5° Que j'ai à sa disposition deux paires de giles, qu'il pourra venir chercher, tous les soirs, de 4 à 5 heures à l'imprimerie de la « Bavarde » ;
6° Que je me moque du salut d'un plagiaire et que ce Michel Hubert est un plagiaire, qui n'a d'esprit — que celui des autres.

KARL MUNTE.

A Jehan Gringonneur

Si je criais au voleur ! — que dirait-tu Jehan Gringonneur, proche parent de Gringoire ! Je cueille dans le Carillon du samedi, 23 octobre, page 2, colonne 3, l'article suivant :

« Et maintenant, le froid ne nous rend nullement l'énergie, je que la chaleur de l'été dernier nous a ôtés, volons cyniquement à Nana les pensées suivantes, inscrites par des amis, plus ou moins intimes, sur le carnet de cette demoiselle : C'est surtout par nos vices que nous plaisons aux novices.

Dis-moi ce que tu la payes, je te dirai ce qu'elle est.

La cinquantaine ?... L'extinction des feux !

Il y en a qui se jettent dans le vice la tête la première. J'ai réussi pour avoir fait tout le contraire.

Les hommes de lettres séduisent par leurs beaux mots et nous par nos molles.

Pas d'argent, pas de cuisine !

Ces pensées ont été publiées, il y a quelques années, dans le Tam-Tam, sous le titre : Le Carnet de Nana.

Si monsieur Jehan Gringonneur y tient, je lui rappellerai la date de cette publication.

En ce temps-là, Desclauzas s'appelait Georges Gruelle.

Je suis convaincu que le spirituel rédacteur du Carillon, n'a jamais lu l'article de Gruelle. C'est une rencontre bizarre, voilà tout.

C'est égal, la prochaine fois, que je le retrouverai au Chat-Noir, je lui ferai payer un bock. Ça vaut bien ça !

E. DESCLAUZAS.

LE MEETING DU CIRQUE RANCY

La question du théâtre prime toutes les autres. Le demi-monde est l'habitude de l'Opéra ; sa suppression le touche. Les petites dames ont voulu protester. Elles ont laissé aux messieurs les moyens violents, la lutte de la rue, la résistance aux gendarmes, la poussée, le tumulte, le bruit. Elles ont simplement décidé de se réunir en assemblée extraordinaire, au cirque Rancy.

Notre dernier numéro contenait la convocation, elle était signée : Ma Mère-Mattend, Adrienne Roux, baronne de Saint-Ouin, Marthe de la Roche, Anna Oberley. L'appel a été entendu ; le cirque était plein. On avait placé la tribune dans la piste. Le bureau était composé ainsi : Ma Mère-Mattend, présidente ; Adrienne Roux et Marthe de la Roche l'assistaient. A une heure, la présidente, toujours solennelle, se leva : « Mesdames, la séance est ouverte ! »

Notre sténographe se tenait modestement caché derrière Léontine, l'énormité de cette femme empêchant à la foule de contempler ses traits inspirés. Il a reproduit, pour l'histoire, les discours et les interpellations de cette séance mémorable.

A peine est-elle ouverte, qu'un grave personnage demanda la parole. Le silence se fit : on a reconnu M. Gailleton, maire de Lyon.

M. Gailleton (très ému, la voix tremblotante). — Je n'ai pu résister au désir de venir parmi vous. Je suis maire. . . .

Maria la Parisienne. — Moi aussi, Marie Canodin. — Je plains le gosse.

M. Gailleton (continuant). — Oui, maire de votre ville. A ce titre, j'ai le droit de m'occuper du théâtre. Je me suis dit, comme ça, que c'était bien coûteux, un ballet.

Eugénie Chaumeton. — Pas si coûteux que ça ; quand que j'étais bonne, je payais le men 3 fr. 50, et j'avais le sou pour franc.

Ma Mère-Mattend. — N'interrompez pas l'orateur, espèce de pie borgne !

M. Gailleton. — Un ballet et puis de la musique, c'est du luxe. Je suis pour les goûts modestes. Un opéra, c'est pas moral ; ça manque de vertu. Les jeunes filles qui vont entendre ces choses-là, reviennent toutes troublées, elles se rappellent, la nuit, les beaux amoureux qui disent, en si témol, leur amour à des jeunes filles, qui leur répondent en la malheur. . . Ça met le trouble dans les familles honnêtes. . . (Chantant) :

Anges si purs. . . que dans un songe. . .

Annette la Licheuse. — Oh là ! là ! que c'est faux, mon vieux, tu n'as pas de voix.

M. Gailleton. — Madame, je ne vous parle pas. Je dis : « Anges si purs. . . » En voilà une pimbeèche. Je chantais mieux étant jeune. Tout passe. . .

Henriette Chaillou. — Excepté le petit caporal. . . Il ne passe pas, le petit caporal.

Angeli. — Pas de politique. Henriette Chaillou s'écarte.

M. Gailleton. — Si ça continue, je ne dirai plus rien. . .

Anges si purs, urs u urs ures.

Ça vous impatiente ?... C'est pour vous peindre l'émotion d'une jeune fille qui a entendu ça. Tout le temps elle répète : « Anges si purs. . . » et elle s'oublie dans un songe. Elle ne travaille plus, elle ne tricote plus, mais elle mange toujours.

Alors, c'est la misère. . . c'est le suicide. . . c'est l'hôpital. . . c'est la prostitution. En supprimant l'opéra, nous avons franchi l'un des abîmes de la question sociale.

Nous avons remplacé les témoins par un éléphant. Avez-vous vu notre éléphant ? C'est ça qu'est beau, un éléphant ! Il vient de l'Inde et M. Stanley lui a flanqué un coup de fusil pour faire bisquer M. de Brazza.

Un éléphant aussi soumis peut bien tenir lieu de gazon. Lyonnais, vous n'êtes guère raisonnables, vrai ! Vous voulez un opéra, et vous avez déjà un bar américain, la baraque des frères Grégoire et le Guignol de la rue Port-Du-Temple. Nous ne consentirons jamais à augmenter le nombre de vos plaisirs. Nous nous rappelons comment finit Sparte et comment tomba Rome !

(L'orateur descend de la tribune au milieu d'un profond silence.)

M. Chéron y monte à son tour ; sa barbe blanche semble jeter des éclairs. Il fume.

Des noix. — A bas Joséphine !

M. Chéron. — Elle vous déplaît, une bonne fille pourtant ; elle a quelque rapport avec Maria Porte, par exemple : elle se culotte. (Vif mouvement). Moi je suis aussi dans les affaires du théâtre, j'entends ce qu'on dit. On a tort. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

M. Gailleton, mon vénéré maître, a raison. La subvention ne servait à rien. Ça venait à la flûte, ça s'en retournait au tambour. M. Gailleton, mon vénéré maître, a raison.

Annette Bassin. — Brigadier, vous avez raison. — C'est un air connu, ça. J'aime mieux les Lampions !

M. Bouffier. — Un mot : M. Gailleton a raison !

Le critique du Salut Public, grave-ment. — Alors Rossini a tort, Meyerbeer a tort, Gounod a tort, Mozart a tort. Tous les symphonistes, tous les mélodistes, tous les génies immortels, tous ceux qui ont tiré de leurs cerveaux ces compositions admirables qui traversent les âges, toujours jeunes et toujours applaudies, ont tort.

La musique est une exilée, on lui ferme le Temple. A la fêerie des notes, à la magie harmonieuse des ensembles, on préfère la fêerie de carton peint, l'illusion d'une mise en scène luxueuse. Le Verbe se tait, le chant se meurt, mais Philéas Fogg cause à Archibald Corsican. Et ce public, qui voudrait vivre avec Ophélie, est forcé de crever de rire avec Passe-Partout.

En avant les chemins de fer, les wagons. Les chaudières qui éclatent, les sauvages qui rampent, les charmeuses et les rajahs, Aouda et le reste.

Le peuple est trop bête pour comprendre les belles choses, les grandes choses. Il lui faut des éléphants ; je le peuple est un tour-lourou propre à s'ébaudir au Jardin des Plantes. On lui montrera des animaux et il applaudira des animaux. Nos pères étaient des sots de s'émouvoir quand la Pasca chantait ; nos pères n'avaient sans doute jamais entendu la voix suave des éléphants dans le désert.

Lyonnais, vous n'êtes pas contents. En vérité, vous êtes difficiles.

Amélie l'Italienne à Marie Matossi. — Dis donc ? il parle pas ce monsieur là ; c'est un type, tu sais ? c'est un type.

Ersa Bétigand. — Soyez tranquille ; je ne vais pas faire un discours, je veux seu-

lement proposer une chose. Remplacer les éléphants par des grues. Ça serait trop drôle. Puis la figuraton serait facile à trouver. Ces bêtes-là ont toujours beaucoup de succès. Est-ce pas, messieurs ?

Un vieux général en retraite. — Evidemment ! évidemment ! Cette proposition est une idée-là. Je ne me sens pas du tout des goûts d'actrice, moi. J'y dis : zut, au public !

(A ce moment, il se produit une immense rumeur. La tribune est envahie par un étrange personnage. Il porte un costume de clown, à raies multicolores. Sa tignasse est jaune, sa figure est blanche et sa bouche est rouge, un cri l'accueille : « Alphonse ! »)

Il remercie, en faisant le saut périlleux, sur la tête d'Anna Oberley. Et de sa voix singulière, avec des gestes comiques, il fait un discours qui ne se peut reproduire, tant les rires emplissent la salle.

Alphonse. — Je suis Alphonse, mesieurs, métames. Vou ! hé ! hé ! comme clown, à l'esprit, beaucoup esprit. Pas bête, moi ! Vou ! alors moi à l'oume idée très chic... mais faut pas rigoler.

Si M. Gailleton le veut, je me propose pour directeur. Vou, hein ! c'est une idée ça !

Je prendrai comme acteurs tous mes amis. Monsieur Palmers qui jonglera avec des boules, comme matemoiselle Elisa Email, avec sa vertu, il sera parytion. Monsieur William Bell, qui câbrôle comme Titine la Blonde, il sera premier ténor. Les femmes en raffolent de ce monsieur William. Les acrobates seront tous des choristes ; ils chantent bien allez, oh très bien ! voui. Les petits chevaux de monsieur Commandeur, ils joueront de la musique, tur lu tutu. Et monsieur Nathalie fera une mère noble et les ingénuités ; il fait bien les nourrices au Cirque, c'est-y convenu ? Je sais déjà jouer du violon, la tête en bas, Paganini, il sait pas jouer du violon la tête en bas. Si ça vous va, dites vite, suis pressé, moi et monsieur Rancy pourrait venir, ça serait gênant, il me donnerait mon compte : treize sous qu'il me redoit.

(A ce moment le clown se livre à une mimique expressive et désopilante. Toute la salle se tord. Le chroniqueur local du Petit Lyonnais ressemble à un serpent : on le dit atteint de la danse de Saint-Guy (Joannès).

Jenny Bidel. — Il est bête cette espèce de sauvage. Ce n'est pas parce que Francine Commarmond l'adore, que je l'adore moi.

Si on veut remonter un opéra, il y a un moyen plus simple. Composer la troupe avec des cocottes. Toutes ne chantent pas, mais toutes font chanter. Elles ont de la voix, — Zola dirait : elles ont de la gueule. — Elles se connaissent en notes, surtout en notes élevées, demandez plutôt aux tapissiers et aux coiffeuses.

Annette Bassin. — J'en sais quelque chose. Jenny Bidel. — Annette Bassin bassine. Je reprends : ces dames auront du succès, si elles ne remplissent pas leurs rôles, elles rempliront leurs maillots. Ainsi, Annette la Licheuse, étant toute petite, a fait des études... Jenny l'Ingénue. — De mœurs. Annette la Licheuse. — De mœurs. Sais-tu ce que sont les mœurs ?

Jenny Bidel. — Je ne veux pas qu'on me coupe toujours. C'est indécent, c'est infect. J'ai des projets, je les expose. Et vous savez je sais exposer. Voulez-vous qu'il en soit ainsi ? hein ? On va composer la troupe. Cloco. — La troupe ? J'en suis pour la troupe. Le vieux général. — Une femme ça, tonnerre de Dieu ! Une voix dans l'auditoire. — Je demande la parole !

Ma Mère M'attend. — Votre nom, monsieur ? M. Chion du Progrès. — Chion. A ce mot, un grand tumulte se produit. Quelqu'un dit : nous ne recevons pas d'ordre ! Un autre ajoute : « Il est envoyé par un pharmacien, c'est un disciple du docteur Egusier. Anna Oberley s'écrie c'est un dégoûtant. » Fonfon qui connaît l'italien, murmure « Shoking ! »

Ma Mère M'attend. — (Superbe, avec l'autorité que donnent les ans agite son éventail en guise de sonnette.) Ce que vous venez d'entendre est de pure pornographie. Nous en disons de vertes... mais c'est trop trop. Jeanne la Chatte. — Oh ! Vou ! Ma Mère M'attend. — J'invite monsieur à quitter cette salle qu'il a sans doute prise pour un cabinet.

(Le pauvre monsieur Chion, descend en larmes et dit d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Mais Chion, c'est mon nom, Chion ! oui mes amis : Chion !... »)

Le silence se rétablit, une commission est nommée pour composer la nouvelle troupe d'opéra. Au bout d'une heure, elle présente à la sanction du peuple le tableau suivant : Bianca Sivori. — Première chanteuse. Elisa Bédigand. — Première chanteuse (noble). Rosita Bédé. — Dugazon (du foin pour ces messieurs). M. Gailleton. — Dugazon. Ma Mère M'attend. — Mère dugazon. La Baronne. — Troisième dugazon. Adrienne Lorgnon. — Troisième dugazon (Saint-Bienne).

CORYPHÉES

Marguerite la Nantaise, La Petite Poupée, Perronille, Adrienne Roux, Charlotte-la-Vadrouille, Pâquerette, Théo, Mélanie, La Laubépin, Marie Matossi, Adèle, la Rousse, Pauline Desgeorges. Fonfon. — Premier ténor. Le clown Alphonse. — Baryton. Fanny Bombance. — Baryton... nant de l'opposé. M. Chéron. — Laruette. M. Buffier. — Premier comique. Théo. — Trial (ne pas écrire : triviale). Régisseur parlant au public. — La Baronne. Machiniste. — Le Commissaire de police. Allumeuse. — Elodie Vallois. Souffleur. — Jean Sarrazin. Cette liste est acceptée par acclamation. Angeli. — Le Nouvelliste, — tirage 600,000 exemplaires, la dira aux quatre parties du monde. Le chroniqueur du Petit Lyonnais. — Dans le Tonr du Monde, il y en a cinq. Angeli. — J'en taise une. Blanche Tête-de-Singe. — La partie du monde que l'on cache est toujours la plus drôle. Pourquoi ça ?

(Voyant la discussion devenir orageuse. Ma Mère M'attend s'écrie : La séance est levée.)

Maria la Parisienne. — (Rajustant son corset rouge sur sa chemise rouge.) Je voudrais bien en dire autant.

L. D'ASCO.

Au moment de mettre sous presse, le bruit court qu'une explosion a eu lieu au cirque Rancy, durant la manifestation du demi-monde.

On parle de dynamite, de bombes explosibles. C'est une insanité. La vérité, la voici : Notre confrère Barthens avait accepté jadis de son ami Peyrouton le cigare de l'amitié. Ce cigare était tout simplement un pétard. Allumé, il a fait explosion.

Vous le voyez, tout se borne à une farce de gascon à gascon. Tousjours pétillants, ces deux écrivains ! Ils ont juré de faire du bruit dans le monde, ils en font.

Bonnes âmes, rassurez-vous et riez des timorés qui bouchent consciencieusement les soupiraux de leurs caves et des autorités qui placent des factionnaires aux abords des monuments publics.

Ainsi les bombes en question ne sont que de vulgaires cigares d'un sou.

L. d'A.

TOQUADES

VILLANELLE PANACHÉE

à Phonsine.

Allons vite, prends ton ombrelle, Ton fichu blanc bordé de bleu, Et viens nous-en, ma toute belle. Suivons la foire ribambelle Des amoureux. — Allons ! morbleu ! Allons vite, prends ton ombrelle ! Il fait beau voir ta joue en feu Et flotter au vent comme une aile Tu fichu blanc bordé de bleu. Je connais un sentier morné, Etoilé, plein d'ombre, charmant lieu... Viens-y vite, ma toute belle. Nous y lotterons un peu Avec la fille ribambelle Des petits oiseaux du bon Dieu. Désidément, ma toute belle, Sans ton beau fichu blanc et bleu, Qui flotte au vent comme un bout d'aile, Il fait beau voir ta joue en feu.

MAURICE D'ARAMONT.

NOTRE SALLE DE DÉPÊCHES

Ma foi, nous aurons aussi notre salle de dépêches. Tous les journaux un peu chics s'en payent une, pourquoi ne ferions-nous pas de même ? La Bavarde tire à 42,000 ; c'est un assez joli chiffre, je pense. Plus d'un grand torchon politique n'en pourrait pas dire autant.

Cette salle sera installée dans nos bureaux de rédaction, rue de Bonnel, 2. De superbes tentures tapisseront les murs. Les Gobelins ont tenu à honneur de nous faire présents des plus vieux spécimens de leurs inimitables produits.

Dans une casiolette brûleront des parfums du séral, et des plantes exotiques empliront de leurs longues feuilles, toujours vertes, les croisées et les balcons.

Dans notre salle de dépêches il n'y aura jamais de dépêches, mais des œuvres d'art, des tableaux, des aquarelles, des fac-simile, des bibelots rares.

Ainsi, le jour de l'ouverture, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs : Un sonnet de Sarrazin, sans faute de prosodie. La dernière escapade de Sarah-Bernhardt.

Une profession de foi suivie à la lettre. Les lunettes de notre gérant, (pièce très curieuse et d'une authenticité incontestable).

L'ombrelle d'Elodie Vallois, arme antique des preux de cette antique maison.

Une grue en pied. Trois chemises : une rouge, une noire, une bleue (toutes les trois sans leurs pous-ses). Une légende expliquera la provenance de ces vêtements intimes.

La lettre de félicitation que nous a adressée le czar de Russie après son couronnement.

Une bombe anarchiste, transformée en boîte à poudre (de riz).

Le nez de nos confrères, le jour de notre mise en vente.

Le prototype du nabab (espèce très rare qui ne croit que par 25° d'éclatude et 60° de platitude).

Le vase nocturne de Marguerite Chailou (avec son œil).

Un casse-tête pour toutes les réouvertures des théâtres municipaux à Lyon.

Mais le plus intéressant, sans contredit, sera un grand tableau, signé par Nestor. Il représentera l'arrivissement de Jupiter visitant la « Bavarde ».

La scène se passe dans l'Olympe, place Bellecour. Les déesses rangées autour du maître des dieux déchirent leurs chemises en signe de deuil ou de joie. Junon se sauve épouvantée. Io, qu'elle a transformée en vache, le jour où elle la surprit avec Jupiter, est la reine incontestée. Sa nouvelle forme lui donnait droit de suzeraineté.

Les neuf muses, nommées aussi les neuf pucelles du Belleville d'en haut, honteuses de voir leurs amours dévoilées, pleurent à chaudes larmes. Une surtout, la nommée Clio, muse de l'histoire qui a eu des rapports incestueux avec Alexandre Dumas, ne sait comment excuser sa faute. Elle demande à Mnémosyne d'oublier tous les bards qu'elle a faits avec le père du père de la Dame aux Camélias.

Hébé, fille de brasserie, est la seule qui soit vraiment satisfaite. Elle fait les yeux doux à Mars qui fait les yeux doux à Fanny Jackson. Mercure, au deuxième plan, ouvre une boutique de pharmacie. Il vend aux intéressés des remèdes efficaces qui guérissent en secret même en voyage.

Mais dans le ciel, au milieu d'une auréole de lumière, apparaît Vénus. Elle ressemble à mademoiselle Massin, avec sa petite vérole. Elle est en chemise, ses cheveux rouges lui font une auréole carotte. Plutus lui fait porter par son valet de chambre une lettre chargée sur l'enveloppe de laquelle on lit : Mademoiselle Nana, au théâtre des Variétés célestes (Olympe).

Ce tableau, peint de main de maître, ce sacré Nestor a une vraie patte, est d'une tonalité joyeuse. Les tons gris du Velasquez se marient heureusement aux tons chauds de Rubens. C'est une œuvre forte, une œuvre étrange, d'une puissance originale.

Il sera le succès de la saison.

Plus tard, nous comptons exposer des tableaux vivants, et si ça ne suffit pas, nous exposerons des tableaux grouillants. Nous avons déjà pas mal de modèles.

O lecteur, reconnais les sacrifices que faits pour toi la « Bavarde ». Nous l'invitions à visiter notre salle des dépêches, où comme dans celle de nos grands confrères, tu trouveras tout ce que tu voudras, excepté des dépêches.

J. SABATIER.

SAOUL DE MISÈRE

Je m'en vais tout en titubant Par la rue, indulgente auberge, Où je possède au moins un banc, Hôtelier à l'œil qui m'héberge.

L'été, comme chambre à coucher, Je ne hais pas la belle étoile, Mais l'hiver ça vous fait cracher, La lune ne vaut pas un poêle.

Eh ! bien, oui, messieurs, je suis saoul, Bien saoul de boire à la Wallace, Saoul de n'avoir jamais le sou, Au garni pour payer ma place.

Saoul d'être à jeun et de serrer Chaque jour mon malheureux ventre, De plusieurs crans, saoul de pleurer, Saoul comme un moine, comme un chantre !

Mon orgie à moi c'est la faim, La faim qui hurle et qui tiraille, La faim se déroulant sans fin Devant mon estomac qui braille.

Et ne voilà que trop de temps Que dure ma soulagographie, Absorbant les mets dégoûtants Que la misère falsifie.

Voilà trop de temps que mes cris, Mes pleurs, mes sanglots et mes plaintes Frappent les échos de Paris Comme de stupides complaintes.

Zut ! je m'assieds, car je suis las, Je n'en peux plus ! Bren ! je me couche ! Et voilà le doux matelas Où je m'endors comme une souche.

Et le bourgeois en me voyant, Gisant là comme une charogne, A son épouse, en grasseyant, Dirait : « Tiens, encore un ivrogne. »

— Eh ! bien, oui bourgeois, je suis saoul, Bien saoul de boire à la Wallace, Saoul de n'avoir jamais le sou, Au garni pour payer ma place.

Mais je souhaite qu'en ce jour Ma longue ivresse soit finie, Et que ce banc, mon seul amour, Soit le pieu de mon agonie.

Ernest d'Orillanges.

Extrait des Nuits parisiennes, volume en souscription. Une erreur s'est glissée dans l'annonce des Nuits parisiennes, c'est 3 fr. en souscription, et 3 fr. 50 en librairie, et non pas 2 fr. 50.

E. D'O.

LES BRASSERIES DE LYON

Le Café Continental

C'est un café très sérieux, où les petites dames du demi-monde ne dédaignent pas de s'asseoir. Vaste, coquet, grandiose si l'on veut, il est le rendez-vous des gens qui causent d'affaires sérieuses, et des gens qui ne causent pas du tout. C'est un établissement à la mode.

Il est extrêmement coquet. Les glaces y sont prodigieuses, les panoramas se reproduisent de distance en distance, les groupes s'y redifient à l'infini, il y a là comme une orgie de dorures et d'arabesques, de boiseries artistiques, et de moulures fantastiques, le café Continental offre au promeneur, un spectacle qui l'éblouit, et qui charme, au physiologiste des études variées et toujours intéressantes.

On y rencontre le muscadin élégamment vêtu, qui vient y prendre un bock, comme par dédain pour les brasseries, où il passe sa journée, l'homme grave qui se repose, le boursicotier qui combine une habile spéculation et le négociant qui mûrit un plan pour le lendemain.

C'est le rendez-vous du high life. Le café Continental qui s'appelait autrefois café Malquart, est maintenant la propriété de M. Jean Mourin, l'ancien directeur de la brasserie Fiamandé.

D'humeur joyeuse M. Mourin, surveille ses débâtements, et d'une table à l'autre, serre la main à ses amis qui sont nombreux et fait la causerie avec ceux qu'il connaît intimement. Il aime à parler politique, à commenter les articles de journaux du jour, aussi ne manque-t-il jamais de communiquer ses impressions à ses habitués.

Le continental est situé rue de l'Hôtel-de-Ville. Ceux qui passent là embrassent d'un coup-d'œil tout le spectacle de l'intérieur, spectacle fort intéressant ma foi et que bon des observateurs se plaindraient à croquer.

Le tambour, cet avant-propos des cafés, est vaste et bien disposé, c'est comme un petit salon dont les murs seraient transparents, salon, où l'on est chez soi tout en observant la rue. Des glaces agrémentées de guirlandes de pépites sont les cloisons qui laissent tout apercevoir avec discrétion.

Les réveurs aiment à savourer l'absinthe dans ce petit palais digne des Mille et une Nuits. Là pas d'hébas, mais des serveurs de bocks irréprochables en vestes courtes, en tabliers immaculés ; rasés de frais ils ont l'air de comédiens déguisés tant ils sont bizarres, de marionnettes vivantes tant ils sont corrects et rigides. Jamais un sourire ne vient errer sur leurs lèvres fines, ils vont alertes et sublimes dans leur uniformité débitant leurs discours secs et froids, portant leurs plateaux avec des dignités d'ambassadeurs.

L'on ne flirte pas au Continental, les dames, lorsqu'elles y viennent, y sont graves malgré tout, c'est un café de bon ton où l'on lit les grands journaux, Gil Blas, Figaro ou XIX<sup>e</sup> Siècle.

La Bavarde n'y possède pas son carton. Des gens viennent là pour parcourir leur chronique quotidienne ; d'autres y viennent parce qu'ils veulent pouvoir y dire : je fréquente un établissement sérieux.

Bien éclairé, décoré avec beaucoup de goût, le Continental est fort gai ; ce n'est pas une taverne et ce n'est pas un estaminet, mais un panthéon. Les grands hommes s'y réunissent, grands hommes de la finance et du commerce, célébrités du jour qu'on ne connaissait pas la veille et qu'on n'acclamera déjà plus le lendemain. Gougom y coadoie John Bull et Joseph Prudhomme. L'homme du monde y voit en compagnie du négociant. Jamais un hétéroclite ne vient s'y égarer. La correction y est de rigueur ; les irréguliers ne s'y arrêtent pas.

Tous les jours, à midi, les employés de Voltaire, de la Belle-Jardinière et de Guignol viennent y déguster leur moka. Lorsqu'on a fait beaucoup de guette, il est juste de venir oublier quelques instants les étouffes multicolores au milieu des dorures reposantes d'un éden quelconque.

Paix viennent les filets, ceux qui ne dérogent pas d'une seconde. Deux vénérables consommateurs aux cheveux blancs, MM. Dessat et Auger, qui ne sauraient vivre sans leur quotidienne partie de bégaiement.

M. Braziay, le loueur de voitures ne s'assoit jamais sans demander préalablement au garçon si l'a pas aperçu son ami M. Chapel, avec lequel il aime à tailler une bavette.

M. Bernard, le joyeux agent d'affaires, dont les pénales dorment paisiblement non loin de celles d'Amélie l'Italienne vient tous les jours au Continental pour y exécuter, en compagnie de ses amis, une manille qu'il regarde comme obligatoire, comme hygiénique, peut-être. Un clerc de Casou, futur officier ministériel, dessine, au grand désespoir des garçons, de fantaisistes croquis sur les tables de marbre. C'est un caricaturiste, paraît-il, un imitateur de l'illustre Daubier.

M. Parmentier et son ami Galipot ne manquent jamais de venir faire au Continental leur terminable partie de dominos après le déjeuner, et le joyeux Martinguet croirait manquer au plus sacré de ses devoirs, si l'en venait y déguster son vermouth après chacun de ses repas.

Le café Continental compte bon nombre de teneurs parisiens habitués. Nous y remarquons fort souvent Amélie l'Italienne, qui prend invariablement place dans le tambour ; et Léontine qui sourit sans cesse pour montrer ses magnifiques dents blanches.

Mathilde la Suisse qui vient y attendre philosophiquement l'heure du Casino ou du Skating ; Titine la Blonde qui déguste une fine champagne, digestif qu'elle affectionne entre tous, et la brave Ida qui prend un plaisir extrême à examiner le Journal amusant, où elle admire les croquis fort originaux de Mars et de Grévin.

La table du café Continental jouit d'une fort bonne réputation. Les fins gourmets aiment à s'y assoier. Les mets les plus recherchés sont servis à ces délicats du culinaire, pour qui les Vatel modernes inventent les sauces les plus extraordinaires. L'illustre Trompette ne dédaignerait pas de venir s'y restaurer.

C'est beaucoup dire. A l'heure des apéritifs, les consommateurs sont nombreux au Continental ; le public le plus choisi s'y donne rendez-vous, et deux heures plus tard, les habitués du théâtre viennent y savourer une tasse de Martinguet supérieur.

Le Continental est un des plus charmants établissements de notre ville, l'un des plus élégants et des mieux fréquentés, le plus original peut-être. Le danseur Pichat y vient faire sa partie quand il est à Lyon, et Jean Sarrazin n'y fait jamais son apparition qu'en cravate blanche, alors qu'il a délaissé son baquet d'olives et qu'il combine un sonnet aux rimes fantastiques, qu'il consignera plus tard sur le veau d'une brochure à couverture verte, revêtue d'une lyre que Kari Monte essaiera en vain de soulever à bras tendu.

J. SABATIER.

Je ne sais rien qui soit plus triste Que ces vieux tableaux délaissés, Où jamais ne vient le fleuriste, Et que la mousse a tapissés.

Ici la grillé en fer rouillée Obligue sur ses pieds boiteux, Encadre une pierre écaillée Où s'émiette un Cit gâté d'outoux.

Qui donc es-tu pauvre poussière O mort qui n'es plus visité, Etre obscur, couché sur la pierre Où mon pied distrait s'est heurté ?

Est-ce l'oubli, l'indifférence, Et les morts sont-ils condamnés A connaître cette souffrance De se sentir abandonnés ?

Dans la tombe déserte et nue Du moins, ma prière descend, Repose en paix, âme inconnue Rapais le saut du passant.

X\*\*.

VISITE AUX MORTS

Je ne sais rien qui soit plus triste Que ces vieux tableaux délaissés, Où jamais ne vient le fleuriste, Et que la mousse a tapissés.

Ici la grillé en fer rouillée Obligue sur ses pieds boiteux, Encadre une pierre écaillée Où s'émiette un Cit gâté d'outoux.

Qui donc es-tu pauvre poussière O mort qui n'es plus visité, Etre obscur, couché sur la pierre Où mon pied distrait s'est heurté ?

Est-ce l'oubli, l'indifférence, Et les morts sont-ils condamnés A connaître cette souffrance De se sentir abandonnés ?

Dans la tombe déserte et nue Du moins, ma prière descend, Repose en paix, âme inconnue Rapais le saut du passant.

X\*\*.

Orgie Intime

C'étaient de joyeux bohèmes, rédacteurs d'un journal sérieux... mais bavard, l'Indiscret : Lavoge, un jeune qui portait des lunettes ; Antonio, qui fut grave, parfois, et trop souvent léger ; Giorgone, dessinateur émérite, écrivain de race ; Ringi, qui connaissait toutes ces dames ; Truquard, élégant sportsman, dont la moustache relevée en crocs embrocha tant de cœurs. Ils s'étaient dit : Ce soir, nous rirons.

Et ils riront.

Giorgone dessina une enveloppe étonnante, imagée et pourtraicurrée, presque cabalistique. Elle était adressée à ma mie Ninon. Ma mie Ninon était une brune qui avait des yeux pleins d'esprit — comme ses discours. — Du reste, une honnête dame dont la taille était bien prise. Elle vint en son élégant coupé. Il se trouva qu'elle était là, aussi, la très esbaudissante pucelle : miss Mascotte.

Quand elles entrèrent, sortit de leurs lèvres un même cri d'admiration : « C'est chic, les enfants, c'est très chic ! » Les bohèmes, soucieux de leur honneur, avaient illuminé à giorno. Des lanternes vénitienes aux baléines d'un parapluie. Féérique. Onques ne vis semblable clarté douce et discrète.

Une nuit stellaire : ces dames en furent les éblouissantes étoiles.

Elles étaient adorables, les folles mies, et ce fut, durant cette lumineuse soirée, un feu d'artifice dans lequel Ruggieri ne fut pour rien.

Ma mie Ninon causait. Pétillante, comme le champagne, elle disait des histoires fort drôles, dont Lavoge rougissait. Truquard reçut un doux compliment de ma mie Ninon. Ma mie Ninon était folle des moustaches blondes de Truquard.

Et, pourtant, près d'elle, sûre de sa virginité absolue, se tenait Antonio, très pâle. Jamais, il n'avait senti, lui, le chasseur émérite de la pièce de cent sous, pareil désir fou d'étudier cet animal ravissant qui s'appelle : la femme.

Pourtant, l'heure de la séparation vint. Les chandeliers des lanternes vénitienes s'éteignirent.

Et c'était rudement cramponnant.

Mais, hélas ! elle s'en alla ma mie Ninon, important dans un trou-mou joyeux sa belle humeur et la chanson de sa gaieté.

Et Lavoge faisait philosophiquement ses cocottes en papier. Et Giorgone s'en allait goutte à goutte.

Quand elle fut partie, la mascotte se prit à parler. O le gentil babil qu'un babil de mascotte ! Truquard enviait ses yeux aux longs cils noirs ; Ringi, ses cheveux bouclés ; Lavoge, sa taille exquise ; Antonio, son délicieuse sourire ; Giorgone, le reste. Ils le lui dirent. Elle se prit à rêver.

O mascotte ! à quoi pensais-tu ? Elle pensait au joli bonnet qui s'envole là-bas, par-delà les moulins. — Les jolis moulins ! le charmant bonnet !

Elle pensait à quel bonnet qui s'envole là-bas, par-delà les moulins. — Les jolis moulins ! le charmant bonnet !

Et la mascotte resta mascotte. Pourtant Giorgone s'isola quatre fois.

Nul ne saura le reste ! Bourgeois, et toi, profane ! que t'importe cette folie au champagne ? Elle avait la légèreté de sa mousse.

Comprendrais-tu si l'on te disait ce que faisaient là ces bohèmes de l'esprit, en quête d'une éblouissante fantaisie ?

Public, vends ton suif, mesure ton drap, débite tes drogues et laisse-moi, tout à notre aise, goûter, les volets clos, loin du maître qui gronde, les joies profondes d'une causerie intime, entre gens qui aiment le rire, et qui, pour le prouver, l'arrosent de champagne.

Et Truquard alla où l'amour l'attendait (11 heures 45 minutes, 10 secondes, 5 tierces, plus un verre.)

Cet évangile ne te regarde pas, puritain de la cité lugdunienne. Elle est trop chaste. Songe donc, bonhomme, cet évangile est écrit selon saint Eros, dieu des amours joyeux.

Giorgone, remplis nos verres ! au nom de ma mie Ninon, qui est partie, et de la mascotte, qui est toujours là !

A. DE LATOUR.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

GRAND-THÉÂTRE

Le Tour du Monde en 80 jours, pièce à grand spectacle, en 5 actes et 15 tableaux, de MM. DENNERY et JULES VERNE.

Le bruit s'est calmé. On a pu aller au Grand-Théâtre sans redouter l'enfoncement d'une côte. Le silence est rétabli. Il n'y a plus d'algues sur la place des Terreaux. L'ombre de Cinq-Mars peut errer en paix.

L'éléphant accomplit sa marche triomphale sur la scène où, jadis, La-salle et tant d'autres chantaient. Il est, du reste, très bien élevé, ce pachyderme. Son jeu savant assure des recettes fructueuses.

Le Tour du Monde n'est pas un drame ; les auteurs l'ont sagement intitulé : une pièce. Le drame vit de sentiments, de sensations. Le drame, c'est le Verbe. La voix humaine, inflexible musique, y tient lieu des symphonies notées. Les portées des partitions sont nos propres douleurs, les cris de nos angoisses, les révoltes de nos consciences, les déchirements de nos cœurs.

L'opéra n'est autre qu'un drame scandé. Le lyrique est, du reste la première forme du drame : les chœurs de la tragédie antique se chantaient. C'est pourquoi les hommes épris du drame demandent, cependant, le rétablissement de l'opéra.

Mais le Tour du Monde est une fort jolie pièce, ma foi. Sa longue carrière dit ses mérites. La foule y retrouve le plaisir qu'elle souhaitait les yeux. Sans haute prétention, les auteurs se sont contentés d'éblouir. Et, partant d'une donnée fabuleuse, ils ont conduit leurs héros dans des pays étranges, à travers ces Indes mystérieuses, où vivent les grands brahmanes et les grands éphants.

Féerie de la mise en scène ; la lumière électrique remplace l'implacable soleil de ces terres enchantées. L'homme, las des toutes banales de la vie, oublie, durant quelques heures, les problèmes ardues et les difficultés matérielles, emporté par-delà les mers, sur l'intrépidité navire l'Hen-tella. Heureux qui fait oublier : Jules Verne a ce don. Au monde vrai, il oppose un monde fictif, auquel on croit. Quand la foi s'en va, il est heureux que des écrivains suscitent d'autres croyants.

Puis qu'il est-ce que ces héros qui font un gigantesque pari ? Des hommes ? mieux que cela : l'homme. Ils vont, audacieux, au hasard de la route. Ils traversent les villes inhospitalières, les cités gradieuses, devant chaque minute pour n'être pas dévorés par elle. Ils tiendront tête aux Indiens, ils sauveront le train en détresse, ils chaufferont la machine du bateau en pleine naufrage, ils sortiront victorieux. Et, du gagé un jour sur quatre-vingts, ayant plus grand étonnement du monde. Ce jour gagné, c'est celui de la science : les vingt-quatre heures de répit accordé par le soleil aux Prométhées qui veulent encore une fois le dérober.

Non, ce club n'est pas exclusivement celui des excentriques, ou nous sommes tous membres de ce club. Décidément, cette pièce est une comédie à étapes gigantesques. Verne a encore une fois raison.

Le théâtre apporte à la mise au point de ces œuvres une conscience rare. M. Dufour sait semer l'or à profusion,

heur, c'est tout : un accident ne peut être une catastrophe. La Pêlé de Mme Angot est une œuvre essentiellement populaire. Jamais opérète ne fit plus gaiement son chemin dans le monde. C'est toujours la musique aimable et joyeuse, fiévreusement française, légère comme un couplet grivois, frappée au bon coin.

CIRQUE RANCY

Des artistes d'une grande valeur rehaussent l'éclat de ces représentations, et le public s'en voit, en fait, heureux de ne plus rencontrer sur sa route d'autres conspirateurs que ces muscadins qui ont perruque blonde et collet noir. Le semaine prochaine, nous ferons un très long compte-rendu de ce cirque, la grande attraction lyonnaise. On nous promet, du reste, des débuts nouveaux. Le monde se donnera rendez-vous avenue de Saxe. C'est la vogue du jour, une vogue justifiée par la beauté et la souplesse des écuyères, par l'audace des gymnasiarques, par l'intrépidité des écuyers et par l'esprit des clowns.

SCALA-BOUFFES

Notre prédiction s'est réalisée. M. Fruton obtient un immense succès à la Scala. Bien campé sur sa boule qu'il fait rouler d'un bout à l'autre de la scène, il exécute avec une hardiesse et une précision rares les jongleries les plus abracadabrantes. Mais M. Fruton n'est pas seulement un équilibriste distingué, un jongleur sans égal, il est aussi virtuose. Il exécute sur le flageolet et sur le tyan de pérole des airs fort jolis ; puis s'armant de son tambour il bat une charge endiablée. Douze tapins ne feraient pas plus de tapage. Nos compliments à l'ancien caissier de Saint-Etienne ! M. Heudebert, qui sur la demande générale reste encore quelque temps parmi nous, est énergiquement applaudi dans le « Garde champêtre » et l'ébouriffante chanson de « Marlborough ».

Madame Dava de Valda, dont le galbe exquis fait l'admiration du public, chante avec beaucoup de grâce et tout le langage nécessaire à la chansonnette « Ma Mère était Mexicaine ». Elle enlève avec un incomparable brio « Le Tambour du Luxembourg », et dit « Le Sapeur de ma Sœur » de la plus comique façon. Rosa Comte, qui fort heureusement est toujours des nôtres, est applaudie à outrance dans « La Muse de Murger » et « La Légende des Ecclésiastiques ».

Son succès n'est pas moindre dans « Le Récit du Vieux Sergent », qu'elle dit avec beaucoup de force et de chaleur. Rosa Comte est une étoile des qu'elle aborde le patriotique.

M. Ledoux, dont la voix délicate et naïve semble faite pour les chansonnettes normandes, est fort applaudi dans « Bibi-Lolo » et « Ça m'a fait rêver d'amour ».

Mlle Jeanne Rey, qui possède une voix très agréable, chante de la plus gracieuse façon « Fraises au Champagne », une valse de notre ami Jules Klein, dont le « Cour d'artichaut » exhaile un si capiteux parfum.

Elle est en outre fort applaudie dans « Valsez », les « Cloches de Cornéville » et « Fleur de Thé », qu'elle enlève avec une délicatesse incomparable.

M. Cubisol, un Provençal très gai, comme tous les compatriotes de mères-dames les cigales, chante avec beaucoup de vigueur et de vérité les « Myrthes », le « Verre des Amours » et le « Baptême des Bourgeois ».

M. Boéri fait beaucoup rire avec son « Jeune homme crédule » et sa « Bouillabaisse ».

Quant à Mlle Daubigny, qui possède très peu de voix mais beaucoup de gestes, elle fait une assez jolie moisson de bravos avec « Mlle Gavrache ».

Mme Jolly, à qui nous reprochons d'être un peu trop timide, le lyonnais Garrand et Tom Lucette complètent cette intéressante troupe.

Tom Lucette est désopilant avec sa mouche. Ce négro imite à s'y méprendre le bourdonnement du diptère, qui vaut tant de bravos à Coquelin. Ses fantaisies sur piston et sur flageolet obtiennent beaucoup de succès, ainsi que son imitation du chemin de fer sur le tambour.

M. Marty, l'intelligent régisseur de la Scala, a eu l'heureuse idée de varier les représentations en offrant quelques petites opérètes au public.

« La Tache de sang », petite pièce fort comique, est un véritable succès pour la gracieuse Jeanne Rey, l'escalfant Heudebert et le naïf Ledoux.

Annette-la-Licheuse causait avec Jeanne S... Elle parlait d'une ancienne belle petite dont la toilette était d'un goût douteux. — Elle est mal mise qu'on la prendrait pour une femme honnête.

DE SAINT-SAVIN.

Nous avons reçu ce sonnet : *Similitude*, nous le publions avec plaisir. M. Jean Sarrazin en accepte toute la responsabilité.

SIMILITUDE

— SONNET —

Sous les feux dévorants des jours caniculiers, Un serpent affamé, rôchissant ses anneaux, Traiteusement guettait sur l'arbre deux moineaux Qui fuyaient les ardeurs des lourds rayons solaires. Rampant, puis s'arrondant autour des embrasseurs, Etant au point de dévorer les deux moineaux, L'un des deux s'abattit sur ses fines molaires. S'y déchira les chairs et s'y brisa les os... Autre oiseau, savourant un soir à ma croisée L'air frais et le bonheur, toi couleuvre perfide, Tu fascinâs mon œil de ton regard vainqueur, Et des larmes pourrivi par tes volutes perfides, Je tombai dans tes bras, de volutes avides, Y déchirant ma vie, y triturant mon cœur.

JEAN SARRAZIN.

CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Nous avons eu dimanche dernier la douleur d'assister à la chute d'un astre au firmament des Folies-Bergères. L'étoile filante, Maria la Parisienne, s'est malencontreusement laissée choir.

Quatre vigoureux patineurs ont réussi à la relever et lui ont fait respirer un verre de chartreuse réparatrice. Dix minutes plus tard elle gravitait de nouveau sur le rink.

La petite Camille Flamande, qui n'est pas encore une amazone de première force, a été rencontrée mardi soir conduisant une charrette anglaise dans la rue Centrale. Malgré son inexpérience, elle n'a donné lieu à aucun accident et a terminé sa promenade n'ayant accroché que quelques cœurs.

Jeanne la Maconnaise est enfin rétablie. Son indisposition a été de courte durée. Grâce aux crûs généreux de sa patrie, elle n'a pas tardé à recouvrer ses forces. Elle est allée faire un petit voyage de convalescence à Mâcon. Elle va maintenant se fixer définitivement dans notre ville. On assure qu'elle doit unir ses pénates à celles de son amie Juliette.

La Pompière qui n'est pas toujours sage faisait beaucoup de bruit l'autre soir aux Jacobins. Nous lui conseillons d'être un peu moins tapageuse, car sans quoi nous serions obligés de lui infliger le pensum dont on gratifie les tendresses polissonnes. Seriez-vous contente, ô Pompière amie, de broder durant vingt-quatre heures une blague de soie pour l'un des rédacteurs de la « Bavarde » ? C'est pourtant le châtimement dont vous êtes menacée.

Décidément, nos belles petites ont du goût pour les glissades. Non contents de fréquenter le Skating tous les soirs, elles s'y rendent encore dans l'après-midi. Dimanche dernier, nous y avons rencontré Berthe la parisienne, Marie Garance et Titine la blonde qui, malgré ses efforts, ne peut parvenir à maigrir. On assure que cette risieuse tendresse a fait une commande importante d'eau des Brahmes.

On nous télégraphie de Paris : Maria Courtaux mène toujours joyeuse vie. Est souvent rencontrée à Bullier et Hippodrome. A héquin pour écuyer. Fréquente assiduellement quartier latin. Toujours très gaie. Parfait d'aller faire voyage Lyon et Saint-Etienne. A récemment obtenu mention honorable concours de patinage au Skating.

Titine la Blonde va quitter son appartement de la place des Célestins, pour venir se fixer dans la rue Childebert. On assure qu'elle prépare un bouido charmant pour y loger ses Lares qu'elle laissait volontiers vagabonder dans son ancien logement. Ces heureuses divinités en seront charmées.

La belle tient à posséder une place de Grève très coquette pour y pendre la crémillère. Il paraît que le style de la baronne Saint-Ouin est peu apprécié d'Annetta Licheuse.

Le tout charmante a, paraît-il, trouvé une lettre de ladite baronne à l'adresse de son chéri. L'ardeur des sentiments exprimés dans cette lettre est telle qu'Annette furieuse (on le serait à moins), a juré de se venger. Gare à vous, baronne, Annette est femme à vous faire payer chèrement l'audace que vous avez d'écrire à son protecteur.

On demande quelle comédie Marguerite la Moscovite et Charlotte Vadrouille jouaient à leurs fenêtres. Peut-être s'agit-il d'enlever Adonis — l'imberbe.

Marie Serpent et Félicie Tata sont les auteurs de la scène de pugilat qui s'y est passée vendredi, devant chez la mère Guy. Ces dames se connaissent ; elles se sont dit de dures vérités.

Grand émoi, dimanche, aux Beaux-Arts on racontait qu'un œil de verre avait été trouvé rue Mercière, et on présumait que c'était celui de Marie Dauphinoise. Il n'en est rien, la belle possède toujours ses yeux !

On remarquait dimanche, au cirque Rancy, la sœur Mercédès et Marie la Brune. Celle-ci y avait conduit sa nouvelle amie, pensant que les jux lui rappelleraient les toréadors et son pays.

O pays ! mes amours (air connu).

Il vient d'apparaître à l'horizon une étoile du nom de Charlotte Cascadeuse numéro 2. C'est une petite brune, pâle comme un clair de lune, provocante et lascive, et qui croit tenir le monde sous ses plus ou moins petits pieds.

La Cascadeuse, un joli nom pour une étoile.

Louise Holà, cette cascadeuse qui se rendait tous les jours à l'Assommoir n'y a pas reparu depuis l'explosion qui a eu lieu dernièrement, en revanche nous l'avons aperçue à la brasserie des Jacobins où elle donne des leçons de fidélité à sa charmante sœur qui y est serveuse de bocks, c'est ainsi que samedi passé nous avons été témoins de la paire de filles que Louise, cette perle de vertu, administrée à un jeune homme qui se montrait trop entreprenant auprès de la belle et tout cela pour rester fidèle à son nabab, ce qui n'a pas empêché celui-ci de lâcher la petite et de la laisser dans une panne qui nous rappelle le temps où elle servait chez Me-tivier.

Le B. K. C.

Une bruyante compagnie entra la nuit de lundi dans les bureaux du Télégraphe. Unes de nos plus bellegues demi-moines ouvrait la marche. Tout le monde riait. Parmi les folles, j'ai reconnu Marcelle Abel.

La France est perplexe. A cette heure nocturne ? Quels coup d'état préparaient ces dames, de quels renversements de ministères s'agissait-il ?

Selon les uns, la dame aurait choisi un nouveau ministre de l'intérieur, selon les autres, un nouveau ministre des finances, où est la vérité ? Nul ne le sait : la crise continue.

Toujours est-il que beaucoup de princes russes ayant rencontré ces demoiselles durant l'horreur de cette profonde nuit leur auraient fait des ouvertures.

Ce serait affreux ! Un riche propriétaire normand aurait enlevé une jeune fille qui répond au nom mignon de Rachel. On la dit à Pékin. Ce campagnard aurait pris sur la belle un céleste empire.

Déplacements. Isabelle reine d'Espagne, a décidément quitté sa demeure de l'avenue d'Eylau, pour se fixer dans le royaume Hibernique. Isabelle qui n'est reine nulle part, a décidément quitté son premier pour gagner le second.

Elle est fidèle à sa devise de jeune fille, alors qu'elle commença cascadeuse en herbe, à lever la jambe : toujours plus haut. C'est aussi la devise américaine. Excelsior !

On parlait de ces devises devant Anna Gauloise. Elle dit : — Suis pas de votre avis. L'amour a une autre devise. Etant donné que c'est par le baiser que l'on commença. La devise vraie est : — Toujours plus bas !

La grosse Charlotte des Jacobins n'a pas fait de voyage à St-Etienne. Qui diable a narré cette immense plaisanterie ? La belle est fidèle au vieux Lyon. Quand elle voyage c'est avec sa mère — ou son amant.

Il n'y a que des mascottes à la brasserie des Jacobins. A propos des Jacobins. Titine y revient. Elle se plaît fort dans ce temple où la bière mousse pour la plus grande gloire de Gambrous-Martineau. Maintenant ça vous est peut-être bien égal de savoir où va Titine.

Moi, je m'en moque. Nous avons trouvé sur la voie publique une lettre sans orthographe. Elle commence ainsi : « Ma chair est tendre... Quel aveu !

Nous la tenons à la disposition de son auteur, un avocat, correspondant de province, attaché à la rédaction d'un journal d'indiscrétion : *La Jacasse*.

Connaissez-vous Marcelle Abel ? Non tant mieux. Un peintre avait rêvé d'en faire un modèle. Il comptait sur les splendeurs d'une gorge voluptueuse. Le pauvre artiste !

Il nous disait hier sa méprise, en nous faisant le récit de ces nourrices de la terre africaine offrant aux bambins qu'elles portent sur leur dos, la nourriture lactée dont ils sont tous avides. Toujours mauvaises langues ces peintres Et toujours naturalistes aussi.

AU SKATING

Jeudi. — Beaucoup de monde, on patinait dur, on patinait ferme. Notons au hasard du calepin : Elisa Beligand, Céline Decurtail, Marie Gratton, Jeanne Childebert, Catherine Grotte, Claire Lycée, Jeanne Confort, Estelle... Peut-être d'autres encore. Ces dames semblaient tout heureuses. Elisa Beligand disait : Ça va comme sur des roulettes !

Vendredi. — Aucune femme de marque, l'établissement ferma à 10 heures. Il y avait pénurie de jeunes vierges. Le rink en pleura.

Dimanche. — Foule immense On faisait sa petite oraison dominicale, en tournant ou en glissant. Le dimanche est le jour où les ouvrières prennent du plaisir après le travail de la semaine. Les travailleuses d'amour s'ébatent, pauvres filles, satisfaites de n'avoir, sept jours durant pas chômé une seule nuit. Il y avait Lucy la folle, Jeanne Childebert Caro, Marie Delphin, Clémentine Sardine, L. Baronne, Elodie Valois, Céline Decurtail, Juliette, Catherine Grotte, Elisa Beligand, Joséphine la parisienne, Titine la blonde, la grosse Catherine, Annette la licheuse, Nata la parisienne.

Un vrai bataillon. C'était le colonel plaisir qui commandait. Clémentine Sardine, qui n'est pas d'une beauté rare soit dit sans la flatter, — fit un écart. — Ah ! mon Dieu ! je glisse ! Elisa Beligand qui passait près d'elle lui demanda : — Est-ce la première fois ?

Grande affluence de belles petites à la brasserie du Nouveau Monde, depuis la rentrée de la charmante Blanche, qui chaque jour reçoit une foule de visiteurs. Cette gracieuse hébé médite paraît-il une farce de sa façon. Elle veut offrir le premier janvier à tous s clients des épingles de cravate, dont la plaquette en argent ciselé représentera Christophe Colomb.

Vraiment on est pas plus couleur locale ! Samedi dernier, l'opulente et joyeuse Margot de la Grotte, coiffée d'une perruque blonde qui lui allait fort bien, et contournant un phaéton avec une aisance parfaite est venue rendre visite à son amie Jenny Bidel à la brasserie du Siècle.

La présidente des filles de brasserie-club s'est pressée d'offrir le kummel de l'amitié à sa camarade.

Le Cirque

Toujours les écuyers attireront ces dames. Desclauzas, qui assistait à la représentation de samedi constata qu'il avait raison.

Les éventails palpitèrent fiévreusement sur ces poitrines halotantes de jeunes femmes. Ils étaient si souples et si prodigieux ces sauteurs du barrière, qui ont des jarrets de fer et peut-être aussi des cœurs d'acier.

Oh ! être étreinte, emportée, embrasée par des bras aussi nerveux ! Un rêve étrange, un rêve troublant qu'elles font toutes, les épinglées.

Aux premières se tenaient Lucy-la-Folle, Marie Roux, Caro, Marie Delphin, Fonfon, Annette-la-Licheuse, Blanche, Marguerite Chailou, Léonie de Saint-Matrico.

On pourrait dire toutes les femmes, car toutes étaient-là. Le cirque Rancy est le rendez-vous des honnêtes dames de la haute coco. Les dames du monde ne craignent point de les côtoyer. Elles viennent copier leurs modes extravagantes, leurs toilettes excentriques.

Les maris sont les premiers coupables. Pourquoi regardent-ils si fixement Nana, quand Nana passe près d'eux dans son triomphe de courtisane bien mise ? Deux dames mariées — très légèrement — causent du dernier roman de Paul Lecoq. — Tiens... les *Trois-Cocus*... qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Quelque chose comme mon mari, le tien et celui d'une autre. Joséphine Nini parle des hommes. Elle s'imagine que celui qu'on aime le mieux c'est celui qui bat le plus fort. Cette théorie est démentie par l'histoire : on aime l'homme devant lequel on tremble.

Joséphine Nini à raison. Mais elle devrait raconter ces histoires tout bas. On pourrait en rire, le soir, entre chope et chartreuse.

Juliette, toute seule, attendait mélancolique, l'autre nuit. A cette heure le tramway n'écrasait plus personne. Et l'alcôve chantait pas la complainte de Roméo, ô Juliette !

Le blason de la sémillante Marie Boucher commence, paraît-il, à se défranchir ; aussi cette belle a-t-elle dû transporter ses pénates à un étage supérieur.

Nous la rencontrons tous les jours au Skating, où elle cherche à rencontrer un nabab capable de jeter quelques étoiles sur le fonds d'azur, hélas ! bien pâle, de son écusson.

Un grand scandale. Un homme infamé — qui émarge au budget — aurait oublié une certaine nuit le chemin du domicile légal. La compagnie d'une demoiselle du monde facile en aurait été la cause.

Ce brave fonctionnaire, oubliant toute prudence, se cada dans une maison neuve de l'avenue de Saxe, non loin du Skating. Certain de n'avoir pas été vu, le goût, en paix, les douceurs d'une nuit chèrement payée.

Mais, il avait compté sans son hôte. Le matin, le froiteur vit M. (taisons son nom), était installé dans le salon de la pécheresse, en toilette négligée, avec l'insouciance d'un homme qui tue généreusement le temps. Le froiteur était un ancien employé de l'administration, dont notre héros est l'un des gros bonnets. Il avait été précisément renvoyé, depuis un mois, par cet époux en rupture de lit.

Il ne trouva rien de mieux que de pousser jusqu'au bout sa vengeance. Il écrivit à la femme de l'homme grave, qui croyait son mari à Genève, une lettre très bizarre, mais assez claire cependant.

La petite femme s'habilla à la hâte et courut à l'adresse indiquée. Elle sonna, la bonne ouvrit. — Madame... est-elle visible ? Je suis la nouvelle couturière.

La bonne fit entrer dans l'antichambre. La porte du salon était entrebâillée. L'épouse légitime aperçut monseigneur son mari, tendrement étendu près de la Vestale.

Elle ouvrit la porte toute grande et resta sur le seuil, les bras croisés. Le mari ne sachant que dire, demeura une minute interdit, confus, la bouche béante.

Comme la cocotte, d'un air dédaigneux, faisait mine de la chasser... la jeune femme la repoussa doucement avec un geste hautain, mais sans colère.

— Madame, votre amant c'est mon mari. Je ne viens pas le chercher pour moi. Je viens le chercher pour ses enfants.

Et elle s'en alla comme elle était venue, laissant les deux amoureux atterrés par cette apparition inattendue.

On dit, qu'au retour, la haine l'avait emporté sur la tendresse, et que la femme trompée aurait déposé une plainte en séparation de corps.

Les bébés, deux beaux enfants, dont l'un a trois ans et l'autre quatre, vont quitter avec leur mère les riches appartements de la rue de l'Hôtel-de-Ville.

Si le procès aboutit, nous dirons le nom du personnage. Il est fort connu à Lyon. Il ne se passe pas de semaines que les journaux ne le nomment.

La demi-mondaine, cause charmante de ce scandale, est une blonde, assez fade, dont les exploits ont été racontés ici, plus d'une fois.

La mignonne petite Marie de la brasserie des Jacobins a secoué sa timidité première. Cette charmante hébé quoique très convenable aux clients se montre excessivement gracieuse.

Maitre Martineau a eu la main heureuse en s'adjugeant cette demoiselle qui rit avec une extrême facilité et pourrait passer un peu de sa gaîté débordante à la grande Adrienne Mascotte dont le froideur Spitzbergienne est légendaire.

La gracieuse Juliette, que nous avons aperçue mardi soir à la Scala, va, paraît-il, transporter ses pénates dans l'appartement de la toute petite Victorine, qui démanège. Juliette, qui fait même commun avec son amie Jeanne la Maconnaise, a besoin d'appartements plus vastes.

On parle d'une crémaillère plus brillante encore que les précédentes.

Marie la Boulotte, lorsqu'elle a bu quelques chartreuses, ne sait quelle farce inventer, pour se mettre en joyeuse humeur.

Se trouvant, lundi dernier, à la brasserie du Lycée, cette blonde petite hébé, taquinait Claire sa collègue, en lui offrant dix centimes, abandonnés par un client, sur une des tables de la Grotte.

Marie la Boulotte ignore-t-elle que Claire est excessivement vive, et qu'elle n'aime pas, qu'on marche à dessein sur le saatin des ses babouches.

La blonde Valentine Champs-Elysées possède paraît-il l'art d'escamoter les cœurs. Cette jeune demoiselle traduit quelquefois Virgile et le *De Viris*, nous l'avons rencontrée l'autre soir en compagnie d'un adolescent que ZoZo gratifia de ses plus gracieux sourires. Valentine voudrait-elle marcher sur les brisées de sa compagne et roucouler elle aussi avec les lycéens ?

Nous avons pu constater vendredi soir, que le blond d'or sied aussi bien au teint mat d'Amélia l'Italienne que l'ébène éblouissant. Parée d'une chevelure que n'aurait pas désapprouvée Titine la blonde la signorina dinaut ce jour-là aux tables de maître Martineau en compagnie de la mignonne Suzanne Bébé. Nous espérons que l'élégante tendresse ne s'arrêtera pas en si belle route et qu'elle arborera bientôt une perruque poudrée comme en portaient nos aïeux.

Nous remarquons avec plaisir, que la charmante Elise a enfin trouvé le prince russe qu'elle cherchait.

Nous l'avons aperçue, mercredi dernier à la Scala, dans un costume qui ne laissait rien à désirer, sous le rapport de la fraîcheur. O naïveté du cœur masculin !

Nous avons aperçu dernièrement Ange Pitou au Cirque Rancy, dans un costume de deuil.

De qui peut-elle être en deuil, serait-ce par hasard, de son ami. Nous nous étions promis que cette belle petite ne se préparait pas, pour le grand concours d'Adrienne Roux.

Rappelez-vous chère mignonne les glissades de de l'année dernière. ANARCHISTE.

Anarchistes, dynamite, explosions, sont des mots à l'ordre du jour ; les trois ne sont pas synonymes et la preuve : Niniche, la blonde suisse, arrivée récemment dans nos murs, n'est point anarchiste ; mais a eu une véritable explosion de colère voyant que la « Bavarde » connaît le nom dont se sert seule, pour elle, son amant dans l'intimité. Elle croit à une indiscrétion d'Emma et cette dernière ne pourrait se justifier si la « Bavarde », bonne fille, ne lui venait en aide, assurant à la ravissante Niniche qu'elle a trouvé quelqu'un qui la tiendra au courant de ses aïeules et venues, de ses démarches vaines et fructueuses.

Un combat homérique : Louise Baudry (pas d'Asson) ayant envoyé un cartel à la Déesse qui retient capif, enchaîné par les liens du cœur, *Télémaque*... son amant infidèle. Un combat a eu lieu, mardi soir, devant la Brasserie du Parc. La police s'est mêlée et nos deux belles ont dû se rendre chez la commissaire de police. Deux chignons sont restés sur les lieux du combat. La « Bavarde » en tient un à la disposition de ces demoiselles.

Il me faudrait la plume égrillard de M. Brantôme pour vous narrer cette aventure.

Les belles ont une peur bleue de certain petit animal, qui se nomme : le lapin, animal inoffensif, mais dont les farces sont terribles.

Il y a peu de temps, une impure qui répond au doux nom, de Maria, avait levé un amoureux très chic ! c'était le prince russe rêvé depuis si longtemps. Éléance, maintien, d bonnes manières, et ce je ne sais quoi, qui fait dire aux femmes : C'est une bonne tête.

Il promet à la tendresse un mobilier en thuya et des étoffes splendides. Elle était ravie.

Le lendemain de cette nuit, au petit lever le vieux prince se fouilla : ma chère, je n'ai que vingt louis, c'est peu je n'ose te les offrir, envoi à l'hôtel Collet, on t'en donnera cinquante.

Effectivement madame envoya sa bonne, avec sa note. J'aurais bien voulu voir cette note-là. La bonne revint, le monsieur était parti.

Le lapin était posé. Le reste de l'aventure ne se peut dire. C'était le détail de cette nuit vénitienne, et le rêve de l'infante, qui sans soucis du métier, s'était endormie dans la minute suprême.

Donc rien que de très naturel : elle avait manqué de courage ; il avait manqué de parole.

Hortense de Suez et Marie Gauthier, qui ne se quittent plus depuis quelque temps, ont fait dernièrement une promenade dont elles garderont longtemps le souvenir. Après avoir fait station dans toutes les brasseries de notre ville, notamment à l'Est, aux Jacobins et à la Taverne anglaise, ces deux belles petites riant comme de véritables folles, sont allées boire un bock à la Flamande.

Dix minutes plus tard, elles déambulaient joyeusement dans la rue de la Préfecture, où elles se sont arrêtées pour absorber un vermouth en compagnie de leur amie Louise, dans un modeste petit comptoir.

Ce vermouth a dû trouver toutes grandes ouvertes les portes de leurs appétits.

Phémie toujours vêtue de son éternel costume orange, a été vue chez Firmin dimanche dernier, en compagnie de la joyeuse Bidel et de miss Jenny l'Anglaise de la Guillotière, qui était de mauvaise humeur parce qu'elle avait oublié son lognon.

Des mauvaises langues affirment que cet accident lui arrive fréquemment, même lorsqu'elle est munie de ce précieux ustensile.

Citons au hasard quelques toilettes remarquables aux Célestins. Céline Montier. Grande reiningote grenat à larges arabesques. Ce vêtement

qu'elle porte avec grâce lui sied le mieux du monde. Annette la Licheuse, qui arbore presque tous les jours des toilettes nouvelles, portait dernièrement un costume à larges bandes de peluche bleue, orné de cordelières grenat, et un chapeau Directeur entièrement noir, agrémenté d'un flot de rubans rouges.

Caro, qui depuis quelque temps ne varie pas beaucoup ses costumes, porte un chapeau qui la vieillit beaucoup et que nous lui conseillons d'envoyer au musée de notre salle des babouches.

Marie Bourdy, toujours très élégante, portait dernièrement une fort jolie toilette, composée d'une taille de velours grenat et d'une jupe de dentelle crème. Fraises à la crème dirait notre ami Jules Klein, en parlant de ce costume.

Marie l'Auvergnate, qui avait été tenter fortune à Marseille n'a guère réussi, car elle nous est revenue avec la mélancolie des déçavés.

Quand donc cette belle petite pourra-t-elle redorer son blason et restaurer sa couronne ? Marie Gauthier est complètement remise de son indisposition. Nous l'avons aperçue hier vêtue de bleu. Elle se promenait le long de la rue de la République.

Lucy la Folle lorsqu'elle va au cirque Rancy, ne fait guère de cas de clowns ni des écuyers. Elle passe presque toute sa soirée dans le promenoir et à la buvette.

Pourquoi donc cette charmante tendresse vient-elle à la fois à la fois ? Ce n'est pour admirer Cécé-Mée, Dubouchet et Scotchy ?

Zozo depuis le dernier sacrifice qu'elle avait offert à la dive chartreuse, sacrifice qui lui avait valu une légère blessure au poignet, avait juré de ne plus absorber un seul verre de la liqueur de St-Bruno.

Elle a manqué de parole. Vendredi dernier elle était au Lycée où maudissant les mauvais temps qui ne lui avait pas permis d'aller se promener à Sathonay, elle buvait avec un entrain qui eût fait rêver une Danaïde.

Notre rédacteur en chef L. d'Asco a fait vœu de doter notre salle des dépêches d'une statue que Desclauzas convoite depuis longtemps, le jour où Zozo deviendra sage.

Voilà un ex-voto qui ne lui coûtera pas cher ! La très joyeuse Mariette de la brasserie Jeandot faisait beaucoup de bruit mardi dernier à la Taverne Anglaise.

La petite Boule-de-Gomme remarquait malicieusement qu'elle gesticulait et bavardait avec une force de trente-six chartreuses.

Toujours drôle mademoiselle Boule-de-Gomme ! MASCOTTE-ECHOS

Le nom de Paola Marié avait attiré bon nombre de belles-petites au théâtre des Célestins.

Amélia l'Italienne portait une jupe rombre et une taille crème, le jour et la nuit. Elodie Vallois était vêtue d'une taille très coquette agrémentée de broderies et coiffée d'un chapeau orné d'une splendide aigrette, toujours des goûts d'amazone la planteuse Elodie.

Titine la Blonde vêtue d'une robe de foulard était coiffée d'un chapeau de velours Mascotte.

La toute petite Victorine portait une jupe claire et une taille de velours noir. Nous avons constaté qu'elle ne boudait pas.

Henriette Kailou était vêtue d'une toilette entièrement grise.

Annette la Licheuse coiffée d'un chapeau semblable aux heaumes de nos pères, devisait dans une loge de première galerie avec son amie Blanche Tête-de-Singe.

La brune Ida était seule dans une loge ; elle s'éventailait avec acharnement. Nos tendresses adorent la Mascotte. Elles dotent de ce nom la plupart de leurs objets de toilette. Il y a des éventails mascotte, des ombrelles et des chapeaux mascotte.

LA MANSARDE

A UNE DROLESSE

Voici l'hiver. Elle s'en moque ; Le froid chez elle n'entre pas. Qu'importe que le vent dialogue Le noir chassis des galeries !

